

## Annexes

---

### Encadrés de textes<sup>1</sup>

#### Extrait 1

*Hegel, Marx, Engels et les problèmes de l'Afrique noire*,<sup>2</sup> Paris, Nubia, 1978, 159 p.

« Hegel et l'Afrique noire » (pp. 43-62)

« Hegel refuse aux peuples non européens la possibilité d'accéder à *l'histoire* et à la *philosophie*. Il a cherché à donner des bases à ses thèses sur les peuples d'Asie, d'Afrique, d'Amérique (...). A partir de sa thèse fondée sur les bases géographiques, il détermine la place de chaque continent dans l'histoire universelle (...). Ces considérations générales sur les rapports entre l'esprit des peuples et les données géographiques vont permettre à Hegel d'appliquer la notion « d'état de nature » déjà présente chez Hobbes et J.-J. Rousseau à l'Afrique noire, mais dans un sens particulier... Hegel divise l'Afrique en trois parties : l'Afrique *proprement dite*, située au sud du Sahara constitue le haut pays avec d'étroites étendues de côte au bord de la mer. Cette Afrique est à peu près inconnue des Européens ; l'*Afrique européenne* située au nord du désert est un pays de côtes ; le *basin du Nil*, la seule vallée de l'Afrique qui se rattache à l'Asie. L'Afrique proprement dite isolée des autres parties du monde est hors de l'histoire. Elle n'appartient pas à la civilisation, elle est à l'état de barbarie (...). Comme on le voit, Hegel est un Européocentriste forcené. Pour lui, le siège de l'histoire universelle se trouve autour de la Méditerranée » (pp. 43; 46)

« Marx et l'Afrique noire » (pp. 63-81)

« Marx a choisi de s'intéresser essentiellement au mode de production capitaliste qui, né et développé en Europe occidentale, a créé les conditions matérielles et sociales de passage à un régime supérieur : le communisme. Dans ces conditions, les pays qui n'ont pas connu le développement d'un capitalisme interne et à grande échelle, ne pouvaient occuper qu'une place marginale dans son œuvre. Ces pays situés en Afrique, Asie, Amérique et Océanie n'ont été étudiés qu'en fonction du développement du capitalisme occidental (...). De fait, il serait illusoire de demander à Marx de traiter des problèmes de l'Afrique noire dans le *Capital* qui est essentiellement consacré à l'étude systématique du mode de production capitaliste d'abord en Europe, développé dans ce même continent et plus tard en Amérique du Nord (...). De toutes ces données, il convient de tirer un certain nombre

d'enseignements qui seront utiles pour orienter les chercheurs africains en général et des chercheurs marxistes en particulier » (pp. 63; 67; 68).

### Extrait 2

*Contribution à l'étude des problèmes philosophiques en Afrique noire*,<sup>3</sup> Paris, Nubia, 1983, 181 p.

« Introduction » (p. 7)

« Lorsque nous publiions notre livre sur Hegel, Marx, Engels et les problèmes de l'Afrique noire, nous avons abordé la question de l'existence de la philosophie africaine. Nous avons abouti à des conclusions qui nous paraissaient essentielles : la première, c'est qu'en aucun cas, la *Philosophie bantoue* du R. P. Tempels ne peut constituer la philosophie des Africains. Elle était entachée d'ethnocentrisme et, comme telle, elle participait à la justification du système colonial. La deuxième conclusion est la nécessité d'une critique à l'encontre de l'orientation de la jeune génération de philosophes africains, « frais émoulus des universités européennes ou américaines » pour reprendre les termes de Yaï. En effet, nous leur reprochions de ne pas être en mesure d'exprimer les préoccupations de nos peuples : « La principale faiblesse des jeunes philosophes progressistes comme Paulin Hountondji, Towa, etc., réside dans leur silence sur *la langue* qui devrait servir de véhicule à l'intervention philosophique. En effet, si l'on veut faire participer les Africains au développement d'une véritable pensée philosophique, il faut développer les langues de nos pays. Déjà Cheikh Anta Diop a ouvert la voie dans ce domaine. Les jeunes philosophes et hommes de science de l'Afrique ont pour tâche de s'exprimer, de forger des concepts scientifiques et philosophiques dans les langues du pays. C'est à ce prix qu'ils seront mieux à même d'exprimer les préoccupations de nos peuples ». Si nous n'avons pas été très sévère et pas assez critique à l'égard de ces philosophes africains, c'est que nous avons été sensible à leurs efforts pour montrer qu'en aucun cas l'ouvrage du R. P. Tempels ne peut constituer le *Discours de la méthode* des Africains » (pp. 7-8).

« Les tâches des jeunes philosophes » (pp. 91-124).

« Les discussions qui ont eu lieu sur l'existence d'une philosophie africaine et sur la critique de l'ethnophilosophie ont été très fructueuses dans la mesure où de jeunes philosophes africains commencent à produire des textes relatifs aux rapports qu'entretiennent l'Afrique et la philosophie. C'est un événement qui augure bien l'avènement de plusieurs courants philosophiques auxquels les différentes familles politiques cherchent à se référer implicitement ou explicitement pour avoir leurs lettres de noblesse philosophiques. Mais les discussions ont une histoire qui peut éclairer leurs enjeux, leurs orientations et leurs contenus. Elles gravitent incontestablement, qu'on l'avoue ou non, autour du marxisme, comme science susceptible d'être appliquée à l'étude et à la solution des problèmes de l'Afrique noire » (p. 91).

« Conclusion » (p. 178)

« Les philosophes et les autres spécialistes des sciences sociales ont pour tâche d'établir des relations correctes entre la philosophie, la science et les exigences des formations sociales en rapport avec les luttes sociales qui s'y déroulent. Ce travail complexe nécessite des recherches interdisciplinaires minutieuses qui pourront contribuer aux progrès des sciences sociales en Afrique noire. Les conditions d'un développement d'une philosophie moderne susceptible de favoriser l'émancipation des peuples d'Afrique méritent de faire l'objet d'un examen sérieux et approfondi de la part des philosophes africains. Car il existe une production philosophique africaine exprimée dans les langues européennes. Il est bon d'en évaluer la portée sociale et de réfléchir sur la nécessité de promouvoir les langues africaines pour en faire des langues d'expression scientifique et philosophique. C'est une tâche énorme à laquelle notre génération ne peut se dérober » (p. 178).

#### Extrait 3<sup>4</sup>

*Le marxisme et l'Afrique noire. Bilan d'un débat sur l'universalité du marxisme*, Paris, Nubia, 1985, 146 p.

« Introduction » (p. 7)

« La publication de *Hegel, Marx, Engels et les problèmes de l'Afrique noire* a suscité de nombreuses critiques auxquelles il est nécessaire de répondre avec sérénité et objectivité. L'enjeu des discussions sur les rapports entre le matérialisme historique et les problèmes de l'Afrique noire est trop important pour que nous ne répondions pas aux critiques qui nous ont été adressées. Notre objectif a été en grande partie atteint. Nous convions nos compatriotes africains à un débat sérieux et fraternel. La plupart de nos critiques ont répondu à cet appel et ont fait un grand effort pour mettre le doigt sur les difficultés ou les problèmes rencontrés dans l'utilisation du marxisme dans la perspective de transformer les sociétés de notre continent dans l'intérêt de la majorité de ses populations. En vérité, nous cherchions à inviter les Africains, marxistes ou non, à se débarrasser des différentes formes d'eurocentrisme qui règnent dans les sciences de la nature et dans les sciences sociales. C'était pour nous une condition nécessaire, mais non suffisante à la réalisation de sérieux progrès dans la connaissance et la maîtrise du devenir des sociétés de notre continent ».

« L'eurocentrisme et les sciences sociales » (pp. 36-51).

« Les hommes de science européens exercent une influence néfaste sur les chercheurs des pays du Tiers monde. Ils leur imposent des thèmes de recherches qui, dans la plupart des cas, les éloignent des réalités et des préoccupations de leur pays, ainsi qu'une échelle de valeurs et de prestige qui en fait des émigrés dans leur propre terroir. Priorité doit être accordée à une liste de recherches qui répondent aux besoins des pays du Tiers monde. Par exemple, une grande place devrait être accordée aux

sciences sociales et à la biologie à condition que celle-ci soit orientée vers l'étude des problèmes de l'agriculture tropicale et des nouvelles sources d'alimentation. Dans cette perspective, les universités joueraient un rôle important pour former non des « technocrates fonctionnels », mais pour exercer une critique sociale. De ce fait, elles auraient à contribuer à l'élaboration d'une civilisation autonome en mettant en cause le concept aliénant et aliéné du sous-développement qui implique un même décalage quantitatif de modernisation. Le refus d'une grande partie de la technologie occidentale qui tisse habituellement et subrepticement de nouvelles dépendances politiques à l'égard des grandes firmes multinationales et des grands pays industriels doit figurer en bonne place dans les programmes de ces universités rénovées. Ainsi seulement des recherches originales pourront être entreprises en matière de techniques qui ne nécessiteraient pas des équipements trop onéreux et emploieraient une grande quantité de main-d'œuvre. Cette préoccupation ne veut guère dire qu'il faut se cantonner au « bricolage » ou aux « technologies d'occasions et arriérées » (p. 45).

« Formations sociales et classes sociales » (pp. 52-97)

« Il convient de souligner que c'est le capitalisme industriel qui contribue essentiellement à réduire la lutte des classes à la lutte entre la bourgeoisie et le prolétariat. Une telle démarche ne fait pas apparaître le rôle des autres classes dans la lutte. Les marxistes africains doivent être conscients de ce phénomène; sinon ils ne seront pas à même de mener correctement l'étude de leur propre société à la lumière du matérialisme historique. En effet, dans les pays africains, le capitalisme industriel s'est implanté tardivement et de l'extérieur. Par ailleurs il occupe une place marginale. Si on prend à la lettre les remarques de Marx et si on veut les appliquer à l'étude des sociétés africaines, dans les statistiques publiées, la proportion d'ouvriers industriels qui se trouvent par mi les travailleurs salariés. Ce danger n'est pas imaginaire. Certains dirigeants de parti marxiste-léniniste ont consacré beaucoup d'efforts pour montrer qu'il y a des ouvriers industriels ou, à défaut, des salariés suffisamment nombreux pour justifier la nécessité de la création de leur parti. C'est une attitude beaucoup plus idéologique que scientifique. Il faut explorer d'autres voies et s'engager dans une nouvelle problématique. Il convient d'étudier les classes sociales telles qu'elles apparaissent dans nos sociétés. C'est une tâche complexe qui ne peut s'accommoder d'un simple travail de bricolage » (p. 92).

# Témoignages

---

« Amady Aly Dieng : Rigueur et sens du compromis »

Bernard Founou Tchuigoua<sup>5</sup>

J'ai rencontré pour la première fois Amady Aly Dieng à Clermont Ferrand (France) en 1959 quand il était Président de la Fédération des étudiants d'Afrique noire en France (FEANF) et moi Vice-président de la section académique. Nous nous sommes rencontrés par la suite à l'occasion des congrès de la FEANF et de l'Union nationale des étudiants du Kamerun (UNEK) dont entre temps j'étais devenu Vice-président chargé des relations internationales après avoir quitté Clermont Ferrand pour Paris en 1961. Amady Aly Dieng imposait le respect par sa mémoire extraordinaire, sa rigueur dans le débat et son sens du compromis pour sauver l'unité de la grande organisation estudiantine. Sur ce dernier point, je témoigne que l'UNEK était la section territoriale la plus difficile à gérer (avant la loi Cadre de 1956) car elle revendiquait un traitement spécial à cause de ses relations étroites avec l'Union des populations du Cameroun (UPC), seul mouvement en lutte armée pour l'indépendance en Afrique noire à la fin de la décennie 1950.

En 1963, j'ai rejoint l'Algérie à la suite de la dissolution de la section de France de l'UPC dont j'étais membre du Secrétariat. Nous sommes revus une décennie plus tard lorsque je suis arrivé à Dakar (Sénégal) comme enseignant à l'Institut africain de développement économique et de planification (IDEP). C'est bien plus tard que j'ai rejoint son groupe de lecture lorsque j'ai su qu'il avait obtenu de ses collègues la lecture du *Capital* et d'autres œuvres de Marx.

Retenons néanmoins que ce groupe n'a jamais eu pour objectif de faire l'exégèse de Marx ou de tout autre auteur. L'objectif était surtout de conserver l'habitude de prendre connaissance de la pensée de certains auteurs directement dans le texte. La culture, la philosophie et l'histoire dans leurs rapports avec l'Afrique noire étaient des axes privilégiés. De ces discussions, je retiens que les rapports intellectuels qu'entretient Amady Aly Dieng avec ses pairs sénégalais sont mauvais avec Léopold Sédar Senghor, ambivalents avec Cheikh Anta Diop et très bons avec Abdoulaye Ly auquel il fait souvent référence quand il parle de la mondialisation polarisée de Samir Amin. Analysant plus globalement le profil des intellectuels africains

francophones, Amady Aly Dieng considère que l'Afrique centrale francophone produit plus de philosophes que l'Afrique occidentale. Une caractéristique de ce groupe est qu'il n'a jamais discuté la production de ses membres. Par contre, Amady Aly Dieng a régulièrement rendu compte de leurs publications dans la rubrique « bouquins » qu'il tient dans plusieurs quotidiens dakarois.

### *Situer Amady Aly Dieng dans le débat sur les défis majeurs de l'Afrique Noire*

Quels sont les défis majeurs auxquels les peuples africains sont confrontés et sont en droit d'attendre de leurs groupes de technoscientifiques appelés couramment intellectuels des propositions de sortie de crise ?

De notre point de vue, l'Afrique noire apparaît comme une sous-région qui souffre d'une fragilité et d'une vulnérabilité extrêmes dans la globalisation impérialiste dite libérale. Une société fragile se caractérise par le fait qu'une situation de chaos peut s'installer facilement à la faveur d'un choc d'origine interne relativement bénin. Elle est vulnérable lorsqu'elle subit passivement des chocs d'origine extérieure qui peuvent conduire aussi au chaos. Le chaos étant le synonyme du recul des acquis dans le domaine du respect et de la garantie des droits humains, dans les domaines des libertés individuelles, de la protection sociale pour tous et de l'égalité des sexes (cf. Onu 1948).

Les principales sources d'inquiétudes aujourd'hui :

1. Économie et société : Écart illégitime et grandissant entre une minorité de super privilégiés (2 à 5% de la population dans chaque pays) et une masse des misérables (70 à 80%) ;
2. Politique : dictature ou démocratie de procédure : des systèmes politiques conçus par le groupe des super-privilegiés et leurs alliés étrangers pour perpétuer le statu quo en évitant la remise en question de la structure du partage du produit social ;
3. Culture : une organisation du système éducationnel et universitaire inscrit dans les logiques de la reproduction du système social tel qu'il est. Ainsi tandis que la masse est maintenue dans l'analphabétisme par rapport aux exigences de la modernité, les moyens de l'État et ceux du privé sont mobilisés pour assurer une bonne éducation aux enfants des super riches. La maîtrise des langues d'origine européenne devient l'apanage des lettrés qui sont à leur service universitaires, cadres supérieurs des entreprises et de l'administration publique ;
4. Relations avec le système global : Dans sa majorité, l'élite intellectuelle fait l'autruche devant les mensonges sur les bienfaits de l'aide au développement et à la démocratisation alors qu'elle sert de ciment aux alliances qui permettent aux grandes puissances économiques de bloquer la construction des sociétés pleinement industrielles qui est la condition d'échapper à la menace de *chaotisation*.

Les dangers d'une telle structuration des sociétés postcoloniales ont-ils été anticipés par les intellectuels africains ? En fait, le débat porte sur les raisons de la phase

fragilisation/vulgarisation croissantes de l'Afrique à partir des années 1980. Quelle pourrait être la position d'Amady Aly Dieng sur cette question ? En me référant au dialogue que j'entretiens avec Amady Aly Dieng dans le petit groupe de lecture qu'il anime depuis plusieurs années je ne crois pas trahir sa pensée en disant que selon lui il faut trois conditions pour assurer le succès d'un grand projet global :

1. Il exprime les intérêts ou les aspirations d'un groupe social (ou d'une entité politique) identifiable par ses actions et par sa position dans le système social;
2. Il est cohérent et techniquement bien formulé ;
3. Les solutions aux conflits inévitables qui surgissent au cours de la transition ne compromettent pas la réalisation des objectifs.

Pour lui, la première condition est absolument essentielle. Or, abstraction faite du cas de Samir Amin, il nous ferait constater qu'en général les intellectuels africains de gauche ou marxisants concentrent l'attention sur la deuxième condition sans chercher à l'articuler à la première. En fait les intellectuels progressistes (anti impérialiste ou de gauche) n'arrivent à s'appropriier la pensée de Gramsci. Je résume ce que j'aurai dit à Amady Aly Dieng dans une discussion directe à ce propos.

Je suis d'accord avec Marx qu'un groupe social qui fonctionne comme objet dans l'histoire ne devient sujet que lorsqu'il passe de l'en soi au pour soi. Comment s'opère le passage d'une position à l'autre pour les classes et les peuples objets ? Lénine répond avec raison que dans certaines circonstances, c'est la pensée sociale produite ailleurs que dans le groupe qui l'aide à bien articuler ses intérêts. Gramsci ajoute avec raison aussi que depuis le début des temps modernes (début de la traite négrière pour nous), l'efficacité de cet apport augmente lorsque la théorie ou plutôt la pensée émane non pas d'un individu mais d'un groupe de penseurs et de chercheurs qu'il appelle intellectuels organiques à cause de leur décision collective de s'affirmer publiquement en tant que tels. A mon avis l'histoire de l'Europe, de l'Amérique et même de l'Asie depuis le XXe siècle montre la fécondité de cette conception du matérialisme historique. Dans des moments critiques, des intellectuels organiques se sont clairement identifiés, les uns avec des groupes privilégiés, les autres avec des groupes non privilégiés et cela à travers leurs publications dans des revues ou dans des collections de livres ayant une ligne éditoriale précise.

Mais en Afrique noire il faudrait aller au-delà de Gramsci pour chercher des sources d'inspiration dans un populisme de gauche apparenté au populisme russe du XIXe siècle et très différent de celui que nous avons connu chez nous dans les années 1960 car il était seulement politique et aussi méprisant de la paysannerie que le régime colonial.

Nous avons besoin d'un populisme qui part de la constatation aveuglante que les civilisations africaines précoloniales même les plus brillantes étaient plus rurales qu'urbaine et en tirer la conclusion qu'aujourd'hui encore l'appropriation positive de la ruralité est indispensable à l'efficacité des luttes contre la fragilisation et la

vulgarisation croissante. Autrement dit, les intellectuels progressistes doivent produire des œuvres qui montrent qu'ils se situent résolument du côté des classes non privilégiées et comment une bonne démocratie doit être fondée sur les principes indissociables de la croissance des libertés individuelles, du refus d'inégalités sociales illégitimes et de la polarisation de la mondialisation. Les intellectuels qui sont dans le groupe super-privilegiés ne peuvent accomplir ce travail qu'en se suicidant selon l'expression d'Amilcar Cabral.

Dakar, avril 2011

\* \* \*

« Amady Aly Dieng : homme de savoir et de conviction »

Paulin J. Paulin Hountondji<sup>6</sup>

J'aurais été incapable d'écrire sa biographie : de lui, je sais en réalité bien peu de choses. Bien peu de ce qui intéresse le plus, aujourd'hui, le grand monde – ou les services de police : date et lieu de naissance, formation scolaire et universitaire, éducation religieuse, itinéraire militant, « dangerosité » (comme on dit aujourd'hui) pour l'ordre public, etc. Peu de choses, mais ce n'est pas non plus ce qui m'intéresse.

Ce qui m'a toujours fasciné chez Amady Aly Dieng est ailleurs : j'ai toujours perçu en lui l'homme de savoir et de conviction. Étudiant, j'aimais l'écouter chaque fois que, venant de la rue d'Ulm, où j'habitais, au boulevard Poniatowski, j'avais le bonheur de le rencontrer. C'est peu de dire que je l'écoutais : je buvais ses paroles. Non seulement il avait sur l'actualité politique dans nos pays une information précise, comme tout grand lecteur de la presse quotidienne, mais il analysait, interprétait, éclairait les événements. Et il le faisait sans le dogmatisme habituel de « ceux qui savent ». Il était prêt à vous écouter, pour peu que vous ayez une opinion contraire – ce qui m'arrivait rarement- ou que vous ayez des questions. Amady Aly Dieng était, pour moi, un de ces « grands frères » qui savaient créer du sens.

Je l'ai retrouvé beaucoup plus tard. J'avais moi-même fini par retourner au Dahomey, rebaptisé peu après « République populaire du Bénin », après un début de carrière universitaire à l'Université de Besançon, puis dans le Congo de Mobutu, rebaptisé Zaïre pendant que j'y étais. Je ne sais plus dans quelles circonstances je l'ai retrouvé. Il travaillait à la BCEAO, agence nationale du Sénégal. La ferveur militante était intacte, la curiosité aussi, et l'esprit alerte. Amady Aly Dieng suivait de très près les débats entre philosophes en Afrique et hors d'Afrique. Sur chaque grande question, il avait son opinion.

Lecteur infatigable, il savait se frayer son propre chemin à travers cette forêt d'idées, des plus sottes aux plus brillantes, des plus fantaisistes aux plus créatives. Je n'ai pas été surpris de recevoir à Cotonou, coup sur coup, sa *Contribution à l'étude des*



*problèmes philosophiques en Afrique noire* et son *Hegel, Marx, Engels et les problèmes de l'Afrique noire*. Et plus récemment, *Hegel était-il raciste ?* Autant de pierres dans le jardin des philosophes, venant d'un économiste avisé, d'un esprit encyclopédique auprès duquel bien des philosophes gagneraient à s'instruire. Ses ouvrages sur l'histoire de la FEANF, dont il a été président au début des années soixante, ses livres sur l'économie, ses précieuses notes de lecture et ses nombreux articles font de lui, par ailleurs, une mémoire incontournable et un maître incontesté.

A deux ou trois reprises, alors que j'étais à Dakar pour quelques jours, il m'est arrivé de me rendre chez Amady Aly Dieng pour consulter sa riche bibliothèque. Je viens d'apprendre qu'il en a fait don à l'Université Cheikh Anta Diop.

Longue vie au doyen Dieng !

Cotonou, juin 2011

\* \* \*

« Amady Aly Dieng, le dernier vrai intellectuel ! »

Penda Mbow<sup>7</sup>

Amady Aly Dieng, nous renvoie à ce que notre imaginaire nous offre pour fixer l'écolâtre du Moyen âge. Nous allons, d'ailleurs emprunter à Jacques Le Goff (1957) mieux que Michel Winock (1997) pour essayer de cerner Amady Aly Dieng qui est à la fois professeur et penseur. Ses traits psychologiques renvoient exactement, à quelques questions que se pose l'historien Le Goff, à propos de l'intellectuel dont « les traits peuvent s'infléchir en travers d'esprit, par certains plis du caractère qui peuvent se durcir, devenir habitudes, manies. Raisonneur, l'intellectuel risque de tomber dans la ratiocination. Scientifique, le dessèchement le guette. Critique ne va-t-il pas détruire par principe, dénigrer par système ? (1957:5) ».

Notre première rencontre avec Amady Aly Dieng remonte aux années 1980, alors que nous arrivâmes comme jeune assistante au département d'Histoire. Cet homme fascinant, qui refuse de vieillir, ayant souvenance toujours de quelque chose. Qui est-il réellement ? Un bourgeois au discours révolutionnaire ? Un grand banquier conduisant toujours une superbe bagnole, à l'esprit râleur ? Un éternel étudiant qui ne vit que pour le livre ?

Amady Aly Dieng est tout cela à la fois. Il est d'une très grande générosité, sa disponibilité n'est jamais prise à défaut. Au fond, il incarne un aspect extrêmement important chez l'intellectuel : le scepticisme. En effet, il pousse cette dimension jusqu'à déstabiliser son entourage : il est un dé constructeur de mythes.

Léopold Sédar Senghor, Cheick Anta Diop, Mamadou Dia : leurs disciples le prendraient pour leur pourfendeur. Mais que non ! Il faut plutôt y déceler une manière de continuer les débats contradictoires qu'ils avaient en leur sein, en tant

qu'étudiants à Paris. Amady Aly Dieng a souvent une lecture très critique des aînés. Il cherche toujours à déceler la faille dans leur subconscient, ou à travers une expérience malheureuse, un complexe enfoui quelque part. Mais au fond, ne faudrait-il pas simplement se limiter à cette idée lumineuse d'Albert Camus : a force de vivre avec tant de simplicité, on finit par être surhomme ? La perfection ne relevant pas de l'humain !

Pourtant Amady Aly Dieng est profondément enraciné dans son terroir, ses amitiés : sa ville de Diourbel revient constamment dans ses souvenirs. Il a une admiration certaine pour Abdoulaye Ly, le premier docteur d'État et son ami d'enfance Ousmane Camara, même si leurs trajectoires ont pris des chemins fort différents, ou encore Samir Amin, économiste marxiste, tiers-mondiste. Son affiliation intellectuelle à ce dernier relève de l'évidence. Dans ses idées fortes, nous en retenons deux :

- La centralité de la connaissance des religions pour asseoir une pensée solide. Sur cette idée, il ne peut que rencontrer notre assentiment même si nous estimons qu'il surestime les intellectuels camerounais ;

- La place qu'occupent les épouses d'origine européenne dans la réussite de leurs maris, grands intellectuels africains. Même si nous reconnaissons que les premiers universitaires africains trouvaient difficilement des femmes de leur niveau, en raison de la division sexuelle du travail, épouser une africaine ne saurait être un handicap à l'évolution des carrières. Il suffit de se référer aux générations ultérieures.

Amady Aly Dieng, nous allons encore paraphraser Jacques Le Goff, pour dire que derrière la raison, cherche toujours la passion du juste, derrière la science la soif du vrai, derrière la critique la quête du mieux. Amady Aly Dieng est le dernier grand intellectuel, ni assoiffé d'honneurs et de pouvoir, ni à la recherche de reconnaissance. Seule la quête du savoir, le fait de débattre, de rendre compte de ses lectures restent ses crédos.

Un des plus beaux gestes d'Amady Aly Dieng demeure cette bibliothèque transformée en don pour la communauté universitaire.

Dakar, 17 juin 2011

\* \* \*

« Amady Aly Dieng :  
une figure emblématique du campus universitaire »

Boubacar Barry<sup>8</sup>

Il est très difficile de témoigner, très sommairement, sur une personnalité comme Amady Aly Dieng qu'on a connu près d'un demi-siècle dans ce campus universitaire. Nous avons évolué avec lui dans cet espace. C'est pourquoi mon témoignage sera chronologique parce que tout simplement nous l'avons connu à plusieurs étapes de notre vie commune dans l'espace universitaire. Je dois dire, à titre personnel,

qu'Amady Aly Dieng est pour nous un aîné dans la mesure où il est l'époux de notre sœur Adamadian avec laquelle nous avons grandi à Labé. Elle était pour nous le modèle de jeune fille talentueuse, intelligente qui était toujours première. Par conséquent, dans le campus universitaire, Amady Aly Dieng était, pour tous les Guinéens, un aîné qui nous a couvés avec son épouse. Cette disponibilité a continué jusqu'à ce jour. Il a continué, sur le plan familial, à nous entourer de toute son affection. Il nous a assistés matériellement et moralement à chaque fois qu'il y avait des problèmes en Guinée. Donc, sur ce plan là, nous pouvons considérer Amady Aly Dieng comme un membre de notre famille. D'ailleurs j'ai toujours chahuté sa fille en lui demandant toujours si elle était guinéenne ou sénégalaise. Elle me répondait toujours qu'elle était *sénéguinée*. Tout cela démontre le caractère familial de nos rapports et de cette amitié fraternelle qui nous lie.

Je pense qu'il faut lui rendre hommage pour sa fidélité et sa modestie par rapport à nous qui avons été ici, je ne dirais pas en exil mais loin du pays natal. Un autre aspect important, c'est le rôle intellectuel et politique qu'il a joué dans ce campus en tant qu'étudiant d'abord et surtout en tant qu'enseignant. Il fait partie de cette première génération d'Africains et de Sénégalais qui ont eu des postes d'enseignement au moment où la plupart des enseignants était d'origine française. Il a constitué avec tous les autres les Souleymane Niang,<sup>9</sup> Cheikh Bâ, Boubacar Ly et Cheikh Anta Diop un modèle de ce qu'il fallait faire pour s'approprier cette université, de faire en sorte que nous ayons notre autonomie scientifique et notre indépendance intellectuelle. Par conséquent, il représente cette génération qui a couvé les premiers mouvements d'étudiants de l'UED, qui a été notre support dans toutes les luttes syndicales qui ont été menées dans ce campus universitaire.

Ensuite sur le plan intellectuel, il a produit des œuvres et soutenu son doctorat avec Samir Amin et Abdoulaye Wade. Mais, malheureusement, Amady Aly Dieng a été obligé de quitter l'université sous la pression du politique; tout comme Pathé Diagne<sup>10</sup> et tant d'autres qui n'ont pas pu faire carrière dans cette université. Le mérite d'Amady Aly Dieng, même s'il a été à la banque pendant une longue période, est d'avoir conservé ses liens avec l'université de Dakar. Il a participé à tous les débats intellectuels qui ont traversé ce campus pendant ce demi-siècle. Son avantage sur les autres, en tant qu'économiste, c'est qu'il a brisé les barrières entre les facultés : lettres, droit et économie. Il était dans tous les débats intellectuels qu'ils soient historiques, philosophiques, sociologiques, linguistiques et sans compter son domaine de prédilection : l'économie. C'est cela aussi le mérite d'Amady Aly Dieng.

Je pense qu'il doit cet avantage au fait qu'il ait quitté le campus universitaire, donc il n'a pas été emprisonné dans une faculté comme nous l'avons été. Il me semble extrêmement important de lui témoigner notre reconnaissance d'avoir réussi à briser le cloisonnement des disciplines et par conséquent d'élever à chaque fois le débat. Son mérite aussi, c'est d'être critique à l'égard de tous et d'avoir cette capacité de non seulement connaître l'histoire de chacune de ces disciplines, mais aussi de répondre aux questionnements du présent. Et sur ce plan, je pense qu'il est incontournable. On peut ne pas être d'accord avec ses critiques, mais on ne peut

que lui reconnaître cette capacité de dire ce qu'il pense au moment où il le pense avec les mots qui lui sont propres, souvent très acerbes et très critiques. C'est un mérite extrêmement important parce qu'il ne louvoie personne et cela s'est toujours vérifié. Je pense qu'il n'a de rancune vis-à-vis de personne. Une fois que la critique est passée, il conserve des relations amicales, mais il a au moins déjà dit ce qu'il pensait. C'est l'une des marques de sa personnalité. Une autre qualité aussi importante que les autres c'est d'avoir réussi aussi à briser le cloisonnement des générations et je pense qu'il a été l'un des rares à pouvoir parler à toutes les générations qui se sont succédées dans cette université. Il est toujours parmi les étudiants. Il me rappelle sur ce plan feu Mbaye Guèye<sup>11</sup> qui était capable de s'arrêter dans le couloir pour discuter de tout avec tous les étudiants qui passaient. Amady Aly Dieng est un peu ce pôle de dialogue d'un tribun qui s'exprime sur la voie publique à haute voix parce qu'il ne cache pas ses idées. Il le fait à la cafétéria de la faculté des lettres où il est encore fréquent à cause des ses amis Cheikh Bâ,<sup>12</sup> Boubacar Ly, Mbaye Guèye et Oumar Kane.<sup>13</sup> Il est aussi fréquent à celle du SAES<sup>14</sup> où il rencontre les enseignants de toutes les origines pour discuter toute une matinée autour du thème du jour. L'autre qualité d'Amady Aly Dieng, c'est aussi d'avoir tout ou presque tout lu. Ses comptes rendus de lecture dans les quotidiens sont une œuvre colossale. Je me demande toujours comment il fait pour lire tant d'ouvrages et faire tant de comptes rendus très profonds et qui permettent d'avoir une idée sur le contenu de ces livres et en même temps il ouvre des prospective par rapport à ces livres. Il a une grande capacité. C'est inestimable comme travail.

Finalement, il est difficile de « peindre » Amady Aly Dieng. Il est une figure emblématique de ce campus universitaire. Je lui souhaite encore une longue vie, une bonne santé pour continuer à réfléchir avec les générations futures, poursuivre son travail intellectuel qui, à mon avis, le nourrit et lui permet de vivre la tragédie du continent africain !

Dakar, juin 2011

\* \* \*

« Amady, le maître péripatéticien du Lycée dakarois »

Jean Copans<sup>15</sup>

Rédigée il y a un plus de vingt ans, une partie de la dédicace en tête de mon ouvrage, *La longue marche de la modernité africaine*,<sup>16</sup> se lisait ainsi « A tous ceux qui sont restés, à tous ceux qui sont rentrés, à tous ceux qui vont rentrer chez eux ». Du plus loin que je me remémore, j'ai toujours pensé que les intellectuels africains devaient exercer leur métier dans leur pays, à tout le moins, là en Afrique où l'exercice de la pensée analytique et critique, libre de ses références et de ses attendus, était possible. Mon

raisonnement était, et reste encore, fondé sur cette appréciation élémentaire de base : l'intellectuel (qui n'est pas forcément un universitaire au sens classique et institutionnel) du Tiers monde (j'utilise ce terme historiquement marqué explicitement) se doit d'engager sa pensée avec les acteurs sociaux de sa société ou d'une société dans laquelle il est intégré et dont les mouvements sociaux et politiques critiques lui servent de caisse de résonance. La fuite des élites hors de l'Afrique est peut-être bonne pour le Savoir, la Pensée, la Culture (et les carrières personnelles) mais en aucune façon, elle ne peut contribuer à l'élaboration d'une pensée moderne, enracinée de façon populaire et autochtone dans les terreaux, d'abord vernaculaires et nationaux, de l'historicité africaine.

J'ai appliqué depuis cette époque ces principes à l'explicitation de la genèse et de la dynamique des sciences sociales africanistes africaines et notamment sénégalaises sans vouloir à aucun moment tomber dans le nationalisme gratuit ou dans l'authenticité illusoire.<sup>17</sup> Le Sénégal n'a pas encore perdu tous ses intellectuels, loin s'en faut, et dans la mesure où le Sénégal produit toujours de manière très active une analyse sociale professionnelle de haut niveau, cette sociologie des auteurs a produit des acquis des plus positifs à l'échelle du continent tout entier d'autant que plusieurs figures très différentes se dégagent sans peine d'un tel examen. Et puisqu'il faut rendre à César ce qui appartient à César, il faut rendre au Doyen de cette famille encore étendue, comme le désignent amicalement et respectueusement ses collègues et amis, sans discussion aucune, ce qui lui appartient en propre. Il faut donc rappeler ici haut et fort tout ce dont nous sommes redevables à Amady Aly Dieng.

Je ne suis pas sûr de pouvoir retracer ex abrupto l'histoire de nos relations et fréquentations. Mais je peux commencer par rappeler l'existence entre nos familles d'une relation de parenté (très) étendue puisque la famille Copans a servi pendant quatre ans, au cours des années 1990, de correspondant amiénois à son fils Mamadou qui poursuivait des études d'économie à l'Université de Picardie Jules Verne. C'est dire la confiance qu'Amady et sa femme nous ont portée.<sup>18</sup>

Je n'aborderai pas les thèmes et les orientations des analyses théoriques de l'économiste-philosophe-historien mais je voudrais mettre en lumière l'esprit de ses préoccupations. Je retiens trois manières de faire qui auraient dû et qui devraient faire école. Pour débiter signalons sa manière à la fois souple et rigoureuse d'aborder les débats théoriques *et* politiques: une profonde culture des choses (Amady a tout lu: il n'est que voir son appartement!), une rigueur de raisonnement et surtout une modestie à toute épreuve qui tranche, depuis que je l'ai lu et fréquenté, avec le comportement de certains de ses confrères. Certes, il ne s'est pas lancé dans la politique politicienne ou institutionnelle et cela définit déjà largement le personnage. C'est l'honnêteté incarnée ce qui est rarissime même au Sénégal surtout chez les membres de sa génération. Dois-je ajouter un sens imaginaire de l'ironie sans égal, qui interpelle l'interlocuteur encore incrédule ou surpris. Le marxisme d'Amady n'a jamais été une supra-théorie, mais il est vrai que, vu de près, son emploi empirique de ces concepts est plus limité.

C'est ensuite un vulgarisateur hors-pair, notamment en tant qu'auteur prolifique de comptes rendus d'ouvrages dans les quotidiens dakarois. Je lui dois quelques commentaires bien vus de mes ouvrages et son sens du devoir de la vulgarisation est unique je crois au Sénégal et ailleurs en Afrique<sup>19</sup>. Ce panorama permanent de ce qu'un homme bien né doit connaître en dit long évidemment sur le silence ou l'inaction de ses confrères. Notons que cet activisme a pris de l'ampleur avec sa retraite mais Amady a toujours écrit et diffusé ses idées et commentaires. Il est sur ce point l'exemple parfait de l'intellectuel anti-mercenaire.

Enfin, Amady est ce qu'on appelle un grand témoin (je mets des minuscules car il n'aimerait pas l'emploi des majuscules). Du plus loin que remonte ma mémoire de nos rencontres, j'ai toujours appris de nouvelles informations sur les étudiants africains à Paris dans les années 1950 et sur la FEANF. Certes on peut concevoir qu'il s'agit d'une expérience panafricaine unique mais les témoins contemporains d'Amady sont rares à s'être exprimé sur le sujet d'autant que ce dernier en a conservé une documentation incroyable et l'a publié. Amady est un grand acteur et partisan de l'Histoire immédiate et je tiens à souligner tout particulièrement cet engagement civique car il est déjà visible que l'histoire coloniale par le bas sera bien moins riche que l'histoire précoloniale des mêmes africains. Cette démission de premier ordre de toute la nébuleuse des acteurs nationalistes et politiques de ces années là est bien connue d'Amady qui dénonce sans arrêt la compromission des vieilles et des nouvelles élites en tout genre.

Témoin, Historien du passé et Observateur désabusé mais constructif du présent, Vulgarisateur et Agitateur des savoirs (slogan dévoyé par la FNAC à une certaine époque!), militant civique avant tout avec comme seule ambition la diffusion des vérités bonnes à penser et à réfléchir et enfin ami sociable à la langue intarissable, voilà *mon* Amady Aly Dieng *à moi*. Nous n'avons pas trouvé le moyen de collaborer plus activement dans la recherche ou par l'écrit. C'est évidemment un regret, mais Amady est au sens classique du terme, un penseur public, peut-être solitaire dans l'exercice de son métier, mais des plus solidaire dès qu'il s'agit de faire connaître le résultat de ses réflexions et de ses décisions. Un penseur probablement « ancien régime » aux yeux du grand nombre, piégés par les consultances et les sirènes des sinécures occidentales mais surtout un modèle difficile à reproduire en ces temps de disettes financières. En fait, Amady est un Aristote à l'africaine, à la fois encyclopédique et partisan d'une école péripatéticienne, qui enseigne, en se promenant, le matin pour ses élèves avancés et le soir pour un plus large grand public.

Amady, un homme de l'écriture, à l'oralité toujours disponible.

Paris, 22 juin 2011

\* \* \*

« Amady Aly Dieng : Un *Icono-clash* »<sup>20</sup>Ibrahima Niang<sup>21</sup>

Nos premières rencontres avec le doyen Amady Aly Dieng se déroulèrent au BRGM,<sup>22</sup> dans le cadre de son module d'enseignement intitulé : Sociologie Économique. Nous n'étions pas nombreux. Ce cours débutait toujours par une présentation des dernières parutions d'ouvrages de philosophie, sociologie économique, de magazines scientifiques et d'ouvrages généraux. Un cours qui ne ressemblait pas aux autres, tellement le « vieux » pédagogue parvenait à capter notre attention en agrémentant son cours d'anecdotes historiques, de blagues croustillantes, de railleries acerbes, de ses différents voyages à travers le monde. Avec lui notre lexique s'étoffait de nouveaux termes comme : « contrebandiers intellectuels », « *défonceur* de portes ouvertes ».

Mon rapport avec le doyen Amady Aly Dieng se poursuivra durant tout mon cursus universitaire. Je continue, encore aujourd'hui, de me délecter en l'écoutant discuter avec les étudiants et les enseignants à la Cafétéria de la Faculté des lettres et sciences humaines. J'apporte ici mon témoignage sur un économiste qui n'est ni « économiste » de ses idées, ni de ses pensées, encore moins de ses critiques. Un intellectuel qui aura marqué son époque de par ses prises de positions et déclarations souvent virulentes. Cela explique mon usage du terme composite pour le qualifier : *icono-clash*.

Mon doyen à moi est un intellectuel préoccupé par le passé, le présent et la prospective pour penser le continent africain. Il a consacré toute sa vie à la réflexion, à la pensée et à l'échange intellectuel. Sa soif de connaissance et ses convictions personnelles font de lui une personnalité à part : une icône de la pensée. J'admire en lui cette faculté à traverser les frontières des disciplines. Sociologue, économiste, philosophe, historien, linguiste, bref Amady Aly Dieng est un chercheur accompli. Il ne se laisse pas emprisonner dans ces querelles puérides ; cette sorte de cloisonnement des disciplines qui gêne le développement de la recherche. Car, pour lui se rapprocher de la « vérité », c'est aller à la rencontre de toutes les disciplines des sciences sociales et humaines. C'est l'une des multiples leçons que j'ai apprises avec lui. Il m'a fait découvrir l'école allemande de Sociologie, m'a fait « traverser » la porte de Brandebourg, à la rencontre du *Capital* de Marx, Simmel et sa « philosophie de l'argent », le « capitalisme moderne » de Sombart, « l'éthique du capitalisme » de Weber et son « *beruf* ». Ce voyage m'a permis de découvrir à travers la mélodie de la valse autrichienne exécutée par Johann Strauss, l'œuvre de Veblen dénonçant, dans ses théories, « la classe de loisir ».

Mon doyen à moi ne fait pas partie de cette classe d'intellectuels prise en otage par un système dans lequel les intérêts personnels et les privilèges concurrencent la paresse intellectuelle. Mon doyen à moi est un personnage prêt à tout rejeter : les honneurs, l'argent, les strapontins, pour préserver la ligne éthique qu'il s'est imposée. Mon doyen à moi représente beaucoup dans le cheminement intellectuel de plusieurs générations d'universitaires et de politiques. Au-delà de sa trajectoire personnelle,

Amady Aly Dieng joue un rôle important dans les rencontres et les échanges entre chercheurs, de par sa dimension critique, voire subversive. Il ne s'inscrit pas dans la démarche statique. Tel un Général sans armée, il sonne la remobilisation des chercheurs et universitaires afin de leur éviter tout enlèvement dans les conjectures. Amady Aly Dieng a consacré toute sa vie à la réflexion. Il est une somme d'idées pour les jeunes de ma génération. Amady Aly Dieng est un acteur talentueux, un nœud passionnant de contradictions au carrefour de l'histoire de ce demi-siècle. Mon souhait le plus absolu est de réaliser avec lui un film-documentaire.

Que Dieu lui prête encore bonne santé et longue vie.

Dakar, le 24/06/2011



## Appendice : Continuité ?

---

Amady Aly Dieng : « Avertisseur avant l'incendie »

Une lecture de *Contribution à l'étude des problèmes philosophiques en Afrique Noire*

Jean-Godefroy Bidima<sup>23</sup>

### Prendre la distance...

Ainsi que le dit Edmond Jabès « Toute lecture limite. Le texte illimité est celui qui suscite, chaque fois une nouvelle lecture à laquelle il échappe en partie. Ce qui reste à lire est sa seule chance de survie » (Jabès 1982:83). L'œuvre d'Amady Aly Dieng est celle qui impose aux Africains non seulement une réflexion sur la notion de distance, mais aussi l'exigence de justice et en un mot un travail de mémoire. La distance est bien celle que nous prenons d'abord vis-à-vis de nos petites suffisances qui ne supportent pas celles des institutions avec lesquelles nous sommes parfois en conflit. La distance s'inscrit ensuite – et c'est l'un des projets qui semble se dessiner à travers l'œuvre de Dieng – dans notre rapport à la marchandise. Marchandise, ce marxisme universitaire inopérant plus amoureux de l'exégèse des textes que de celle du réel historique africain ; marchandise, une certaine ethnologie réductrice du devenir des identités ; marchandises, ces religions vêtues de méfiance, accablées d'orgueil et dont les paroles ne portent plus ; marchandises, ces produits politiques qui ont été mis dans le marché des énoncés et qui sont avalés sans espoir d'être ruminés ; marchandises, ces paroles africaines sans échos et facilement programmables par l'intimidation et les cadeaux ; marchandise, cet environnement africain dont le sous-sol et les forêts sont exploités ; marchandises, ces espérances qui viennent d'un concept de démocratie qui ne s'est pas libéré de la tutelle de l'argent et des stratégies industrialo-militaires ; marchandises, ces traditions qui ne transmettent plus que le rite et l'ennui ; marchandises, ces intellectuels africains mis en marche par les ONG, les États, les riches d'Occident et d'Orient et les stratégies personnelles de narcissisme ; marchandises, ces paroles et écriture universitaires que l'on voudrait neutres et impersonnelles ; marchandises enfin, ces publications qui font marcher l'appareil éditorial et les distributions commerciales et universitaires.

En faisant ce travail de mise à distance critique de cette Afrique – traditionnelle, coloniale et postcoloniale – qui ressemble à une quincaillerie (tout s’y vend : les bons produits et les contrefaçons), Dieng a pour horizons la justice et la justesse. Un fil conducteur guide pourtant cette quête de justice, la reconstitution d’une mémoire africaine qui tienne compte de l’histoire. C’est ce *travail de mémoire* qui anime ses écrits. Dieng a certainement une carte d’identité sénégalaise, mais il est de nationalité africaine et tout ce qui est africain ne lui est pas étranger.

### ...et avertir...

Dieng est « un avertisseur avant l’incendie ». Cette figure d’avertisseur nous l’empruntons au philosophe Juif allemand Walter Benjamin dont nous savons que la philosophie de l’histoire recommandait de « brosser l’histoire à rebrousse-poil ». En effet, c’est dans son livre, *Sens Unique*, que Benjamin utilise la figure d’avertisseur d’incendie. Le rôle de l’avertisseur n’est pas de trancher la question « qui est vainqueur, qui succombe ? » (Walter 1978:204) mais de « couper la mèche qui brûle avant que l’incendie n’atteigne la dynamite » (Walter 1978:206). Dieng se positionne aux bords, dans cette région dangereuse et inconfortable où l’on montre aussi bien à ceux qui sont installés – dans leurs certitudes et suffisance – qu’à ceux qui se meuvent – dans leur activisme inconstant – que, quelque part, il y a un incendie et qu’avant de savoir qui en porte la responsabilité – position accusatrice – ou qui va brûler – la victimologie –, il faut au préalable retrouver les fils qui conduisent aux bâtons de dynamite. Ces fils sont, dans le cadre de l’Afrique, intriqués. N’y trouve-t-on pas la philosophie et la politique mêlées, les religions et l’histoire liées, la souffrance et l’espérance main dans la main, l’économie et la bureaucratie se congratulant, les philosophes et les marchands s’échangeant des techniques de marketing politique, les militaires, les intellectuels, les religieux et les magiciens devisant sur les sortilèges et tout cela sous le regard moqueur du grand unificateur qu’est l’argent ? Tous ces fils intriqués se retrouvent dans la pensée de Dieng qui est à la fois ; a/ une *méditation* sur la philosophie, la politique, l’histoire et l’économie ; et, b/ une *analyse des médiations* qui se détruisent ou se construisent entre les Africains et leurs institutions. L’horizon étant un *examen des projections* qui tirent l’histoire africaine non vers un passé – qu’il faut mieux connaître et comprendre – mais vers ces éléments utopiques qui la poussent vers l’avant et qui lui viennent aussi de côté. Ces moments sont concentrés dans *Contribution à l’étude des problèmes philosophiques en Afrique Noire* (Dieng 1983).

Cet ouvrage écrit quelques années avant la chute du mur de Berlin, donne déjà en filigrane la teneur des problèmes qui seront encore d’actualité à la fin du XXe siècle en Afrique. Pourquoi limiter la richesse de l’œuvre de Dieng à un livre dont on ne justifie pas théoriquement et pratiquement le choix ? Tout simplement, parce que, dans l’œuvre d’un auteur, contrairement à ceux qui classent les thèmes ou les priorités, la *partie* est aussi importante que *le tout*, et la disposition ou la chronologie, bien qu’importantes, ne sont pas déterminantes. L’œuvre d’un penseur pourrait être saisie comme une constellation. Cette saisie se présente comme un ensemble où les éléments sont juxtaposés. Cette démarche qui privilégie la lecture des thèmes

philosophiques par « constellations », nous l'héritons d'Adorno, autre philosophe allemand, et de Walter Benjamin. Dans cette constellation que représente l'œuvre de Dieng, nous choisirons de traiter des thèmes qui peuvent paraître des *détails*. Dans *la Comédie humaine* de Balzac, un texte intéressant intitulé *Un prince de la Bohême* (Pléiade, tome VII, p. 838) nous assure « *qu'on ne relit une œuvre que pour ses détails* ». Nous avons fait nôtre cette tactique de lecture de Benjamin et d'Adorno qui conseillaient une lecture micrologique des œuvres pointant du doigt des détails pour les grossir.

### **Méditations sur la philosophie : du mimétisme à une poétique de l'écho**

L'ouvrage s'ouvre sur une évaluation des débats qui avaient cours alors sur la définition de la philosophie et la juxtaposition du qualificatif africain. Devant Dieng se trouvent plusieurs acteurs : Hountondji, Towa, Mbargane Guisse et Assane Sylla. Ceux-ci se sont penchés sur la critique de l'ethnophilosophie, sur les apports du marxisme en Afrique, sur le panafricanisme, sur la philosophie morale et sur les problèmes relatifs aux indépendances africaines.

A la fin des discussions sur l'ethnophilosophie, Dieng pose la question de l'eurocentrisme en philosophie : « Mais un problème fondamental doit être posé si nous voulons faire avancer le débat qui piétine : la voie spécifique dans laquelle s'est engagée la philosophie à partir de la Grèce platonicienne peut-elle être érigée en voie universelle ? C'est une question qui doit faire l'objet d'études approfondies de la part des philosophes africains » (Dieng 1983:21). La réponse à cette question doit tenir compte, selon Dieng, d'un phénomène assez pervers qui se glisse souvent dans les processus de création et d'expression des intellectuels du Tiers-monde : le mimétisme. « Faute d'avoir abordé ce problème fondamental P. Hountondji et M. Towa continuent à se faire des disciples de Hegel ou d'Althusser. Ainsi, ils ne voient pas la nécessité de poser des questions aux cultures africaines de l'intérieur et non de l'extérieur » (Dieng 1983:21). Cette critique de Dieng rejoint celle qui fut formulée par Sartre dans sa préface à l'ouvrage de Fanon *Les damnés de la terre*. Sartre, dans son réquisitoire contre le colonialisme, déplore le fait que non seulement ce dernier avait un système de domination politique, économique et intellectuel mais il était aussi dans une certaine mesure un frein à la vraie créativité. Le monde colonisé et ses acteurs ne furent le plus souvent que des ombres et des échos dont les véritables êtres ayant des voix étaient ailleurs ; « L'élite européenne entreprit de fabriquer un indigénat d'élite; on sélectionnait des adolescents, on leur marquait sur le front, au fer rouge, les principes de la culture occidentale, on leur fourrait dans la bouche des bâillons sonores, grands mots pâteux qui collaient aux dents; après un bref séjour en métropole, on les renvoyait chez eux, truqués. Ces mensonges vivants n'avaient plus rien à dire à leurs frères; ils résonnaient; de Paris, de Londres, d'Amsterdam nous lancions des mots « Parthénon ! Fraternité ! » et, quelque part en Afrique, en Asie, des lèvres s'ouvraient: «... thénon! ... nité! » C'était l'âge d'or » (Sartre in Fanon 1985:5). La question du mimétisme soulevée par Dieng fut aussi l'une des préoccupations aussi bien de Frantz Fanon dans *Peaux Noires masques Blancs* que d'Édouard Glissant dans *Le Discours antillais*. Pour Glissant, la colonisation ne peut que secréter des

mimétismes ; « La colonisation fraternelle est aussi déracinante que la paternelle. La mimésis est partout » (Glissant 1997:95).

À vrai dire, le mimétisme est, avec la situation spéciale du Tiers-monde, une épée à double tranchant. Souvent il sert à affirmer le fait que le patrimoine culturel universel appartient à tous et que les emprunts font partie de l'enrichissement normal d'une culture. Le mimétisme serait ainsi une redécouverte de l'altérité et – pour emprunter le jargon hégélien – une sortie de l'ipséité pour un gain de déterminations supplémentaires. Mais ce mimétisme traîne entre les Africains et les Occidentaux un contentieux historique – l'esclavage/colonisation/néo-colonisation – qui, selon les cas, conduit souvent à une paralysie de la faculté de créer chez les Africains. Le mimétisme est donc un *symptôme* et une *pantomime*. Chez les intellectuels africains, le mimétisme est un symptôme d'une *insécurité ontologique* qui se caractérise souvent par cette phrase lapidaire ; « nous ne savons pas où nous en sommes ». Souvent, un malaise habite l'intellectuel africain. Quelle en est la cause ? L'État ? La colonisation ? Les religions ? La mondialisation ? Les intérêts industrialo-militaires ? La famille ? L'incurie de la société dans laquelle il vit ? Son rapport au genre voisin ? Les médias qui valorisent la superficie ? Son rejet ou son adoption des doctrines « post » (... modernes ? ... coloniales ? ... humains ?) Son rapport au paysage ? Son insertion dans un environnement exploité ? Tout cela pourrait expliquer le malaise qui conduit souvent les intellectuels africains non seulement au mimétisme mais à la mélancolie. Sur le plan théorique, ce qui est en jeu c'est la notion de représentation.

Le mimétisme et la mélancolie de l'intellectuel africain s'expliqueraient à travers ce que Glissant nomme, s'agissant des Antillais, « l'élite de représentation ». Dans le comportement de celle-ci, « ...ce qui terrifie, eu égard à son peu de poids, est son assurance, son mauvais goût tranquille, sa sereine servilité, son improductivité chronique » (Glissant 1997:826). L'élite de représentation est bien celle qui parle, se « révolte » contre l'État et la globalisation, attend des investissements étrangers, publie des livres, assure sa promotion matérielle dans la jungle du marché, méprise le « petit peuple » au nom duquel il prétend pourtant lutter, disserte dans sa suffisance (fondée sur quoi ?) sur toutes les petites et grandes « crises du Muntu » tout en étant inféodée et payée par des ONG Occidentales pourvoyeuses de (leurs) démocraties. Une rumeur fort inquiétante ajoute même que c'est aussi une élite qui voyage, rit, se fâche théâtralement devant les amphithéâtres, les écrans d'ordinateurs ou des feuilles de papier, tout en se soumettant – familles, vanité et sécurité personnelles obligent ! – à un système dans lequel elle ne contrôle ni les processus d'accumulation – « du capital, des investissements techniques et des projets dynamiques » (Glissant 1997:95). – ni la classification des priorités encore moins la circulation des capitaux. Cette élite donneuse de leçons, accrochée aux titres coloniaux et aux décors, instrumentalise la phrase bien choisie, donne son avis à travers les médias, participe aux colloques, reçoit son *per diem*, utilise, pour les besoins de la citation, des termes, des noms et mots – Panafricanisme, Démocratie, Renaissance africaine, Mondialisation, Consciencisme, Indépendance, Libération des femmes, droits humains, droits des enfants, Négritude, Nkrumah, Mandela, Cabral, etc. – devenus pour lui de pures

instruments fétiches, et croit enfin décider une fois aux postes de pouvoir politique alors que l'essentiel se joue souvent ailleurs.<sup>24</sup>

La question du mimétisme des élites soulevée par Dieng est plus que jamais actuelle et nous conduit à la reposer d'une autre manière. Et si le mimétisme n'était qu'une pantomime et une critique de la suffisance actuelle d'un certain Occident qui, depuis la fin du X<sup>IV</sup>e siècle, fait march(and)er le monde (pour combien de temps ?) à son rythme ? Rien n'empêche de penser que certains intellectuels africains – souvent délégués provinciaux des bénéficiaires des puissances dominantes – qui imitent, singent et copient sans discernement les théories, les pratiques, les habitudes et le consumérisme ne sont que des échos. Mais la fonction de l'écho est peut-être non seulement de prolonger la voix mais surtout de la *déformer* afin qu'elle puisse disparaître dans ce processus de déformation. Autrement dit, quand la voix dit une chose et que l'écho en traduit une autre, cela veut-il dire que l'écho serait le prolongement de la voix ? Que non ! Cela pourrait aussi vouloir dire que l'écho se moque de la pureté, de la linéarité et de la puissance de la voix pour lui signifier qu'au delà d'une certaine sphère, une voix est finitude. La discussion menée par Dieng sur les diverses positions africaines concernant l'existence de la « philosophie africaine » conduit le lecteur à cet épineux problème du mimétisme des intellectuels africains. Notre position est la suivante : le mimétisme, symptôme de la servitude politique, matérielle et psychologique, ne s'effacera pas de si tôt de l'horizon psychologique des peuples dominés mais devrait être transformé en un moment de création.

### **Méditation : histoires d'origines**

La question des médiations peut donner lieu à plusieurs considérations. Par médiation, on peut d'abord entendre *le cadre structurant* qui transforme un lieu en un espace. La médiation rappellerait ainsi que toute action se produit dans un lieu, et point de lieu qui ne se transforme en espace de signification. La médiation est ensuite *ce qui agit et accélère* dans cette action le mouvement. La médiation, vue sous cet angle, est liée non plus à l'espace mais au mouvement et au devenir. La médiation conjugue enfin *la temporalité* et traduit le fait que l'histoire est encore le lieu où l'expérience vécue croise l'expérience reçue. Le rôle de la médiation serait à ce niveau de pointer du doigt la notion d'historicité. Comment ces trois figures de la médiation s'articulent-ils dans le livre de Dieng ?

Deux lieux sont en vue : L'Égypte et la Grèce anciennes. Ces deux lieux ne sont évoqués que pour exprimer à la fois une continuité et une discontinuité. Bien plus, on y fait jouer les rapports entre le principe et son dérivé. Au fond se joue la question délicate de l'origine. Par celle-ci, s'élabore la remarquable controverse sur les rapports entre la créativité Égyptienne et le monde grec. Comment se sont effectuées les transactions et translations entre ces deux mondes ? Qui a fécondé l'autre ? Quelle serait la crédibilité de l'historiographie qui justifierait de telles translations ? Dans les rapports entre cette Égypte et le monde Noir, les relations sont-elles de similitude, d'analogie, de généalogie ou de diffusion simple ? Et dans cet enjeu culturel de la définition du fondement et de la créativité, à quels usages les

stratégies d'identité africaine, les discours coloniaux s'adressent-elles quand on évoque le triangle Égypte, Grèce et Afrique ? Au centre de cette relation la philosophie occupe une place de choix. La philosophie égyptienne fonde-t-elle les discours philosophiques africains et comment justifier historiquement et épistémologiquement un tel fondement ? Dieng va s'occuper de ce problème en interrogeant Cheikh Anta Diop, Marcien Towa et Pathé Diagne.

S'agissant de Cheikh Anta Diop, la stratégie critique de Dieng est de séparer le mythe du concept en mettant en avant, comme Spinoza dans un autre contexte, la critique du « miracle ». Quels sont les « miracles » dans ce cas ? L'Égypte et la Grèce. « Car il n'est pas logique de combattre le miracle grec » pour lui substituer « le miracle pharaonique ». En réalité, il n'y a ni miracle grec ni miracle pharaonique. Une analyse historique des formations sociales de la Grèce antique et de l'Égypte pharaonique permet de comprendre les voies suivies dans ces deux pays... » (Dieng 1983:65). La deuxième critique de Dieng contre Cheikh Anta Diop est l'utilisation non critique des sources ethnologiques françaises pour appuyer sa thèse : « Pour analyser la pensée philosophique de l'Afrique actuelle, Cheick Anta Diop part surtout des travaux que Marcel Griaule et de Germaine Dieterlen ont consacrés à la cosmogonie dogon » (Dieng 1983:66). Plus loin, Dieng pointe du doigt l'utilisation des cosmogonies africaines et égyptiennes par Cheikh Anta Diop : « ces cosmogonies ont-elles un statut d'une pensée philosophique consciente d'elle-même, aujourd'hui ?...ces propositions de Cheick Anta Diop s'apparentent à des affirmations insuffisamment démontrées ou étayées de preuves » (Dieng 1983:67). Dieng est néanmoins d'accord avec Cheikh Anta Diop pour reconnaître que ; « la philosophie africaine ne pourra se développer que sur le terrain originel de l'histoire de la pensée africaine... » (Dieng 1983:68).

Après Cheikh Anta Diop, Dieng convoque le rapport de Towa à l'Égypte. Il loue le fait que, pour Towa, la pensée africaine traditionnelle à travers les contes enseigne la ruse, la prudence et la réflexion. Dieng estime aussi que la fréquentation de Diop par Towa a aidé ce dernier à mieux comprendre *Le Consciencisme* de Nkrumah : « La fréquentation de Nations Nègres et Culture de Cheick Anta Diop par Towa a été salutaire et l'a prédisposé à accueillir le message philosophique contenu dans le Consciencisme de Nkrumah » (Dieng 1983:75). Tout en ayant critiqué par ailleurs l'usage hégélien de Towa, Dieng pense que celui-ci a influencé Pathé Diagne qui a pointé du doigt une espèce qui prolifère dans l'espace philosophique africain : les europhilosophes.

En ce qui concerne Pathé Diagne, Dieng estime que son entreprise de dénonciation des europhilosophes n'est pas dénuée de valeur : « L'entreprise de l'auteur de l'Europhilosophie n'aura pas été vaine : elle est grosse de riches leçons que les marxistes africains soucieux de mieux connaître leurs réalités socio-culturelles de leurs pays et de les transformer pourront en tirer » (Dieng 1983:65). Dieng, reproche d'abord les sympathies de Diagne vis-à-vis du Père Tempels et met aussi en doute la solidité des arguments que Diagne utilise pour critiquer Césaire : « Le problème n'est pas de savoir si la critique de Césaire est sévère ou non. Il s'agit de savoir si elle est juste ou non »

(Dieng 1983:84). Hasardeuse aussi, d'après Dieng, est la critique du marxisme par Diagne. En effet, en critiquant Hountondji, Diagne, d'après Dieng, croit critiquer le marxisme alors qu'il ne s'agit que de sa variante althussérienne : « Pathé Diagne croit démolir le marxisme en réduisant celui-ci à la conception que s'en fait P. Hountondji, disciple de Louis Althusser. Il fabrique son philosophe africain marxiste qu'il baptise europhilosophe » (Dieng 1983:77).

On peut voir se dessiner, à travers le parcours critique de Dieng, la trajectoire de la médiation du lieu philosophique (Égypte/Grèce /Afrique). Avec les controverses qu'il soulève, il nous ramène non seulement vers des questions politiques mais surtout historiques. La question politique étant : comment dire le lieu d'émergence (d'un discours, d'une théorie scientifique ou d'une pratique sociale) ? Comment dire l'émergence au sein d'une structure ? Et, comment la structure par excellence qu'est l'État peut-elle redonner forme et contenu à ce qui émerge, à ce qui reste informulé mais qui est déjà gros de promesses ? Les réflexions de Dieng sur l'Égypte pharaonique et ses utilisations nous renvoient aussi à cette autre notion temporelle qu'est l'origine. Celle-ci est anthropologique et politique. Par elle, on peut justifier l'exclusivité ou l'antériorité des pratiques. L'Égypte et la Grèce nous poussent à reposer cette question des origines. En général, on pense toujours l'origine de manière théologique : elle est le commencement absolu qui ne doit être dérivé de rien. On a souvent fait la critique de la notion d'origine comme étant une projection fantaisiste qui ne peut se justifier : car pour dire l'origine, il faut être situé à un endroit (espace/temps) qui soit antérieur à l'origine, or une telle position, si elle existait, ferait de l'origine, non plus un commencement, mais un dérivé. Raison pour laquelle on pourrait peut-être penser *l'origine comme un point de croisement*. Walter Benjamin nous instruit sur cette notion d'origine. Pour lui, « l'origine, bien qu'étant une catégorie tout à fait historique, n'a pourtant rien à voir avec la genèse des choses. L'origine ne désigne pas le devenir de ce qui est né, mais bien ce qui est en train de naître dans le devenir et le déclin. L'origine est un tourbillon dans le flux du devenir » (Walter 1985:43).

\* \* \*

Le lien entre la philosophie et l'histoire africaine est la grande leçon donnée par Dieng aux jeunes philosophes africains. Dieng affirme que : « les conditions d'un développement d'une philosophie moderne susceptible de favoriser l'émancipation des peuples d'Afrique méritent de faire l'objet d'un examen sérieux et approfondi de la part des philosophes africains » (Dieng 1983:178). Le XXI<sup>e</sup> siècle commençant a amoindri dans une certaine mesure le rôle de l'État au profit de la globalisation dont l'Empire constitue la matérialisation. « L'Empire à la différence de l'État moderne, qui se voulait un ordre de la loi et de l'Institution, est le garant d'une prolifération réticulaire des normes et de dispositifs. En temps normal ces dispositions sont l'Empire » (Tiqqun 2009:70). Comment la philosophie se situera-t-elle dans ces dispositifs chaque fois multipliés par les logiques de l'Empire ? En un mot, jusqu'à

quand la philosophie évitera-t-elle en Afrique de traiter du salaire et surtout de l'argent au moment où la logique de l'Empire dicte sa loi marchande ? Il y a aussi, dans l'espace philosophique africain, très peu de rapports entre la philosophie et la culture matérielle. On y parle des Sujets, des Communautés, des conceptions et des idées, de l'État, des élections, des changements (et des permanences !), de l'ethnophilosophie, de l'inégalité et du développement mais jamais des objets. Comment philosopher sur la proximité des matériaux qui entourent l'homme ? Une considération de l'élément matériel – les écologistes africains en font cas de manière sélective – donnera encore à la philosophie plus de vitalité en Afrique. Un traité philosophique sur l'or, le pétrole ou le diamant serait en Afrique, du point de vue matérialiste, une innovation. Pourquoi ? D'abord, parce que le philosophe en général et l'Africain en particulier vit entouré d'objets, ensuite la philosophie doit se laisser déranger par ce qui n'est pas elle. Adorno disait fort justement que :

Toute pensée philosophique que l'on peut réduire à ses articulations ou à son bilan ne vaut rien. Le pédantisme d'innombrables traités philosophiques, dont c'est le moindre des soucis, est plus qu'une insuffisance esthétique: c'est l'indice de leur propre fausseté. Penser philosophiquement, c'est aussi penser par intermittences, c'est se laisser déranger par ce qui n'est pas la pensée elle-même (Adorno 1984:142).

Laissons les acteurs politiques de côté, balayons plutôt devant notre porte ! L'intelligentsia en Afrique est souvent piégée par ce désir de dire, d'enseigner, de se plaindre, de guider, d'orienter, de conseiller, de (se laisser) piéger, d'influencer et de défendre ses avantages symboliques, mais il lui est difficile - d'où vient cette difficulté ? - de se taire, d'abandonner sa suffisance au profit du « *Novum* », d'écouter et de détecter les indices qui avertissent que quelque chose arrive. Est-ce l'incendie ? L'aurore ? Le déclin ? La renaissance ? Qui pourra le dire sans dialoguer ? Et de quoi parle-t-on maintenant quand on dit dialoguer ? D'abord, de quelque chose qui n'a de sens et d'intérêt que si elle met en relation des gens qui pensent et sentent différemment les uns des autres. S'il s'agit de papoter entre soi, au sein d'une élite mondialisée d'humanistes et de libéraux à la mode occidentale pour s'autocongratuler sur la démocratie et les droits de l'homme, les peuples seraient en droit de hausser les épaules » (Debray 2007:37).

S'il vous plaît ne poussons pas les peuples à le faire !

New Orleans (USA), 24/06/2011



## Notes

1. Le doyen Amady Aly Dieng a déjà commenté ses ouvrages dans la cinquième partie de l'entretien (pp. 137-170). Ces textes illustrent les débats suscités, il y a plus d'une trentaine d'années, par ses ouvrages que je considère comme les plus fondamentaux.
2. Ce livre a provoqué un débat intéressant. Entre autres nous pouvons lire les réactions de : Jean Copans, « L'Afrique et Marx », *Afrique-Asie* (1979), Jean-Pierre Ndiaye, *Jeune Afrique*, n° 950 (1979), Elikia Mbokolo « Hegel, Marx, Engels et l'Afrique noire », *Demain l'Afrique*, n° 24 (1979), Moudjib Djibril, *Afrique nouvelle* (1979), Cheikh Tidiane Gadio, *Jonction* (Revue africaine trimestrielle d'analyse et d'opinion), n° 2 (1980), Abib Mbaye « Hegel, Marx, Engels et les problèmes de l'Afrique noire », *Le Soleil* 1981), Sémou Pathé Guèye « Le marxisme et l'Afrique. Problème de l'adaptation », *Gestu*, n° 6 (1982).
3. Il faut noter que des ouvrages sont publiés ces dernières années sur la philosophie africaine qui critiquent les positions d'Amady Aly Dieng. Pour exemple lire le dernier livre d'Ibrahima Sow philosophe et chercheurs à l'IFAN (*La philosophie africaine du pourquoi au comment*, Dakar, IFAN/Ch. A. Diop, 2010, 360 p.).
4. Cet ouvrage est une réponse aux différentes réactions suscitées par son livre publié 1978. Cette période nous semble cruciale. Les débats en Afrique tournaient autour de la pertinence de l'adoption du marxisme dans nos pays. Il fallait se frayer un passage conceptuel, idéologique et philosophique pour mieux appréhender les problèmes auxquels était confronté le continent. En lisant le livre nous nous rendons compte de l'engagement d'Amady Aly Dieng à ouvrir et stimuler la réflexion autour de nos dilemmes quotidiens face au monde de la globalisation.
5. Économiste, chercheur au Forum du Tiers monde.
6. Professeur Émérite de philosophie, Université d'Abomey-Calavi.
7. Historienne, enseignante/Chercheur au département d'histoire de la FLSH/UCAD.
8. Professeur d'histoire à la FLSH/UCAD (Témoignage enregistré le 21/06/2011).
9. Second recteur africain, sénégalais de l'Université Cheikh Anta Diop décédé en 2010.
10. Linguistic, économiste et politologue, auteurs de plusieurs ouvrages sur l'histoire africaine. Il a écrit un livre devenu un classique : *Pouvoir traditionnel en Afrique occidentale. Essais sur les institutions politiques précoloniales* (Paris, Présence africaine, 1967, 293 p).
11. Ancien professeur d'histoire à la Faculté des lettres et sciences humaines décédé en 2006.
12. Ancien professeur de géographie à la Faculté des lettres et sciences humaines aujourd'hui à la retraite
13. Ancien professeur d'histoire à la Faculté des lettres et sciences humaines décédé en 2008.
14. Syndicat autonome des enseignants du Supérieur.
15. Professeur émérite de sociologie, Université Paris Descartes.
16. Lire la « seconde édition revue, corrigée et augmentée d'une postface » en 1998 aux éditions Karthala.
17. Voir mon ouvrage *Un demi-siècle d'africanisme africain. Terrains, acteurs et enjeux des sciences sociales en Afrique indépendante*, Paris, Karthala, 2010 dont la moitié porte de fait sur le cas du Sénégal. J'y évoque explicitement ou implicitement au moins trois ou quatre fois Amady Aly Dieng.
18. Rappelons que le confiage est une vieille tradition africaine.

19. J'avais évoqué dans une note (supprimée dans le recueil cité plus haut), l'explication qu'il m'avait fourni pour justifier la rédaction d'un compte rendu d'un numéro du *Magazine Littéraire* consacré au philosophe Emmanuel Levinas dans *Walfadjri* (!): c'est pour informer les enseignants du secondaire de Tambacounda ou Ziguinchor très éloignés de la capitale.
20. *Clash* : terme emprunté au vocabulaire du hip hop sénégalais. Il signifie attaque verbale et/ou critique acerbe contre une personne.
21. Doctorant en sociologie à la Faculté des lettres et sciences humaines/UCAD. Sa recherche porte sur « Les relations entre la Chine et l'Afrique d'hier à aujourd'hui à la lumière des cas du Gabon et du Sénégal : Enjeux, contexte et prospective ».
22. Bureau régional de géologie minière où il nous dispensait des cours tous les mardis et jeudis.
23. Professeur, Titulaire de la Chaire Yvonne Arnoult, Tulane University, New Orleans-USA.
24. Le lecteur, qui n'est pas dupe, aura reconnu facilement que l'auteur de ces lignes fait partie de ce groupe dont il connaît les réflexes et les tics.

## Bibliographie

---

- Dieng, Amady Aly, 1978, *Hegel, Marx, Engels et les problèmes de l'Afrique noire*, Dakar, Sankoré.
- Dieng, Amady Aly, 1982, *Le rôle du système bancaire dans la mise en valeur de l'Afrique de l'Ouest*, Dakar, NEA.
- Dieng, Amady Aly, 1983, *Contribution à l'étude des problèmes philosophiques en Afrique noire*, Paris, Nubia.
- Dieng, Amady Aly 1986, *Le marxisme et l'Afrique noire*, Paris, Nubia.
- Dieng, Amady Aly, 1990, *Blaise Diagne, premier député africain*, Paris, Éditions Chaka.
- Dieng, Amady Aly, 2000, *Le Sénégal à la veille du troisième millénaire*, Dakar/Paris, Forum du Tiers Monde/L'Harmattan, 2000.
- Dieng, Amady Aly, 2003, *Les premiers pas de la Fédération des étudiants d'Afrique noire en France (FEANF). De l'Union française à Bandoung (1950-1955)*, Dakar/Paris, Forum du Tiers Monde/L'Harmattan, 374 p.
- Dieng, Amady Aly, 2006, *Hegel et l'Afrique noire. Hegel était-il raciste ?*, Dakar, Codesria.
- Dieng, Amady Aly, 2009, *Les grands combats de la FEANF. De Bandoung aux indépendances (1955-1960)*, Paris, L'Harmattan.
- Dieng, Amady Aly, 2010, *Notes de lecture d'un dissident africain*, T. I, Éditions, Le Nègre, Paris.
- Dieng, Amady Aly, 2011, *Mémoires d'un étudiant africain. De l'école de Diourbel à l'Université de Paris (1945-1960)*, Dakar, Codesria, vol 1.
- Dieng, Amady Aly, 2011, *Mémoires d'un étudiant africain. De l'université de Paris à mon retour au Sénégal (1960-1967)*, Dakar, Codesria, vol 2.

### Ouvrages à paraître

- *Lenine, Rosa Luxemburg, Boukharine et les problèmes de l'Afrique noire* ;
- *Les formations sociales en Afrique de l'ouest précoloniale* ;
- *L'histoire des organisations d'étudiants africains en France (1900-1950)* ;
- *Regards sur l'œuvre de Cheikh Anta Diop* ;
- *Contribution à l'étude de l'histoire intellectuelle de l'Afrique noire.*

## Album photos

---

Photo 1 : 11 novembre 1957 à l'ENFOM.

---



Photo 2 : Discours de clôture du 13<sup>e</sup> congrès à Jean-Pierre Timbaud (Paris).

---



Photo 3 : Arrivée à Pékin en juillet 1959 de la délégation de la FEANF pour une visite de deux mois en Chine. On reconnaît Amady Aly Dieng en deuxième position de gauche à droite.

---



Photo 4 : Visite de la délégation de la FEANF durant deux mois juillet-août 1959.  
En haut de gauche à droite Léopold Agboton, Amady Aly Dieng, Alpha Ibrahima Sow, Resjembe, Mikoas Elise Angaye.  
En bas : Amadou Dicko, Djibril Aw, Pierre Kwenge.

---



Photo 5 : Visite au Palais impérial à Pékin. De gauche à droite Pierre Kwenge, Alpha Ibrahima Sow, Amady Aly Dieng, Léopold Agboton, Djibril Aw, Micoas Angaye.  
En bas : Amadou Dicko, Lily Lidya Sangaret (Août 1959).

---



Photo 6 : Amady Aly Dieng avec Ousmane Camara son ami de toujours  
(en marge de la réunion du comité exécutif de l'UIE à Varsovie juillet 1959).

---



Photo 7 : Amady Aly Dieng et son ami Ousmane Camara posant avec les membres de l'orchestre de la Lyre du centenaire (bal de fin d'année à Fann en 1956).

---



Photo 8 : Amady Aly Dieng et Adama Diagne visitant une usine de textile à la Hague en marge du congrès de l'UIE en septembre 1956.

---



Photo 9 : Amady Aly Dieng (FEANF) avec Alpha Ibrahima Sow (UGEAO), participant à la conférence du COSEC en janvier 1960 à Lima (Pérou).

---



Photo 10 : Amady Aly Dieng à l'extrême droite lors d'une réunion organisée par les étudiants vietnamiens en septembre 1961 à Hanoi à l'occasion de la fête nationale de l'indépendance du Vietnam.

---





Photo 11 : Amady Aly Dieng prononçant le discours de clôture du XIIe congrès à la Maison des syndicats, 8 avenue Mathurin (Paris), 1960.

---



Photo 12 : Amady Aly Dieng faisant un exposé à Pékin en 1960.

---



Photo 13 : Amady Aly Dieng (en tenue africaine) visitant un musée à Hanoï en 1961.

---



Photo 14 : Amady Aly Dieng à l'extrême droite à la Conférence internationale des étudiants (COSEC) à Ibadan (Nigeria).

---



Photo 15 : Amady Aly Dieng écoutant un exposé sur l'histoire de la Chine à Pékin (1959).

---



Photo 16 : Amady Aly Dieng (en chemise blanche) déposant une gerbe de fleurs à la mémoire des Chinois massacrés par Changai Tchek (Nankin, 1959).

---



Photo 17 : Amady Aly Dieng en haut à gauche (portant des lunettes) lors d'un repas à l'occasion de la conférence panafricaine des syndicats tenue à Casablanca en 1961 (Hôtel Marhaba, Maroc).

---



Photo 18 : Amady Aly Dieng. Le jour de son mariage avec Adamadian Diallo le 5 juin 1964 (Paris)

---

